

—Mon Dieu ! mais ce que vous m'apprenez là est épouvantable !

—Bien moins, cependant, que ce que je vais tout à l'heure vous raconter.

M. le comte de Rosamont est venu dans ce pays en vengeur, il est venu châtier le baron de Simiane.

—Il l'a tué !

—Non, le baron s'est tué lui-même, et ce matin, à huit heures, il a été enterré au cimetière de Poitiers sous le nom de Gallien, voyageur de commerce. Quant à la fausse comtesse et au faux vicomte de Linois, dès hier matin ils ont disparu.

—Il me semble que je suis en proie à un horrible cauchemar dit Mme Clavière.

—Hélas ! tout cela n'est que trop réel, fit Claire.

Après un silence elle reprit :

—Maintenant vous allez frémir en écoutant le récit que je vais vous faire.

Claire dit comment et pourquoi elle était devenue jalouse, affreusement jalouse d'une jeune femme de Grisolles, très jolie, et de quelle façon la fausse comtesse avait su exploiter son aveugle jalouse pour la conduire à Poitiers, dans un hôtel, où, disait-elle, Edouard Lebel devait rencontrer son amoureuse.

La jeune fille poursuivit en racontant à Mme Clavière, très exactement, ce qui s'était passé à l'hôtel des Bons-Enfants.

La Dame en noir était pâle et toute tremblante.

—C'est horrible, horrible ! murmura-t-elle d'une voix étranglée.

—Personne au château ne se doute de l'épouvantable danger que j'ai couru, acheva Mlle Dubessy ; M. le comte de Rosamont m'a ramenée à la porte du parc, et j'ai pu rentrer dans ma chambre comme j'en étais sortie, sans avoir été vue ni entendue.

—Et heureusement guérie de votre fatale jalouse ?

—Guérie, je ne l'étais pas encore. Mais hier matin j'appris par mon tuteur pourquoi M. Lebel avait pris en si grande affection cette jeune femme dont j'étais jalouse. Alors, tout m'étant expliqué, je me mis à pleurer à chaudes larmes. Je venais d'être instantanément guérie de ma jalouse.

—Quelle est donc la raison de l'affection assez singulière d'Edouard pour cette jeune femme ?

—Oh ! c'est bien simple : Louise Moranne, qui est une enfant trouvée, a été élevée dans cette maison que vous avez fondée à Boulogne-sur-Seine.

—Louise. Louise ! je me souviens d'elle ; Mme Moranne est une de mes chères filles ! Ah ! je comprends, maintenant, je comprends !

—Et moi aussi, madame, je comprends.

—Chère enfant, Edouard Lebel est là tout entier dans cette action.

—Oui, et depuis hier, si c'est été possible, je l'aurais aimé plus encore.

—Enfin, vous ne doutez plus qu'il ne vous aime ; vous me l'avez dit.

—Je ne peux plus en douter.

—Malgré qu'il ne vous ait pas encore parlé de son amour ?

—Malgré cela. Je ne me suis pas présentée immédiatement devant vous, je vous ai fait attendre au moins vingt minutes, ce que je vous prie de me pardonner ; je n'étais pas au château.

—Ah !

—Je commettais le péché d'indiscrétion : j'étais avec Julie, ma femme de chambre, dans le pavillon où habite M. Edouard

—Dans une de ses lettres, il m'a parlé de son pavillon. Eh bien ?

—Cédant aux instances de Julie qui, sur un doute que j'exprimais, tenait à me convaincre que j'étais aimée, je me laissai conduire dans le pavillon. Dans une pièce qu'Edouard tient fermée et dont il a toujours la clef dans sa poche, mais dont ma femme de chambre ouvrit la porte avec une autre clef, je me trouvai en présence de mon portrait.

—De votre portrait.

—Oui, madame, de mon portrait en pied, grandeur naturelle, fait de mémoire par mon cousin ; de mon portrait, merveilleusement peint et d'une ressemblance on ne peut plus parfaite. Mais vous le verrez.

—J'espère bien qu'Edouard me permettra d'admirer son travail.

—Enfin, madame, c'est ainsi que je viens d'acquérir la certitude que je suis aimée d'Edouard.

Et, ajouta-t-elle, en laissant aller sa tête charmaise sur l'épaule de Mme Clavière, après avoir tant souffert de mon amour, qu'une jalouse sans raison me faisait maudire, je serais maintenant complètement heureuse si Edouard oubliait que je suis... la fille d'Antoinette Rondac.

Mme Clavière mit un baiser sur le front de Claire, et de cette voix qui savait si bien pénétrer jusqu'au cœur, elle lui dit :

—Vous êtes un ange de rédemption ; Edouard n'a plus le droit de maudire la mémoire de celle qui vous a mise au monde.

II

SURPRISE

Après quelques instants de silence, Mme Clavière reprit la parole :

—Chère enfant, dit-elle, je veux votre bonheur et celui d'Edouard ; ouvrez donc votre cœur à l'espoir ; je ne quitterai pas Grisolles sans qu'il m'ait à son tour parlé à cœur ouvert, sans qu'il ait mis devant moi sa main dans la vôtre.

Où est-il en ce moment ?

—Tous les dimanches il sort de très bonne heure, il fait de longues promenades dans les bois, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

—A quelle heure rentre-t-il ?

—A une heure assez avancée de la nuit. Il ne déjeune et ne dîne plus avec nous.

—De sorte que je ne pourrai causer avec lui que demain ? La jeune fille eut un doux sourire.

—J'enverrai un domestique pour le prévenir de votre arrivée au château et vous le verrez aujourd'hui.

—Alors vous savez où on peut le trouver ?

—Oui. Comme les dimanches précédents, il déjeunera chez les époux Moranne.

—En ce cas, mademoiselle Claire, vous ne dérangerez pas un de vos domestiques ; c'est moi qui irai chercher Edouard. Si j'avais prévu cela, je n'aurais pas renvoyé la voiture qui m'a amenée.

—Oh ! il y a des chevaux dans les écuries du château et des voitures sous les remises.

—Alors, chère enfant, veuillez me faire donner une de vos voitures.

—Il est à peine dix heures ; vous ne trouveriez pas Edouard chez M. Moranne où il n'arrive qu'à l'heure du déjeuner, à midi. D'ailleurs je ne souffrirais pas que vous vous rendissiez à Grisolles avant d'avoir vous-même déjeuné. Nous déjeunons ici à midi, mais je vais faire avancer l'heure. Immédiatement après le déjeuner, deux chevaux attelés au landau vous attendront et vous pourrez partir ; vous trouverez encore à table les époux Moranne et leur convive.

—Eh bien ! soit, il sera fait ainsi que vous le désirez.

Mlle Dubessy se leva et sonna.

La femme de chambre parut aussitôt.

—Julie, lui dit sa maîtresse, nous déjeunerons aujourd'hui à onze heures précises, veuillez prévenir le maître d'hôtel. A midi le landau devra être prêt pour madame et attendre devant le perron.

—Bien, mademoiselle.

—Julie, veuillez dire aussi à M. Darimon que je l'attends ici.

La femme de chambre se retira et quelques instants après M. Darimon entra dans le salon.